

I

Les premiers ennemis de notre foi sont les livres ouvertement impies, c'est-à-dire ceux qui, sans déguisement, sans détour, combattent les dogmes divins. Le nombre en est grand et c'est sous les formes les plus variées qu'ils distillent le poison. Ici l'impie s'étale avec audace et jette le blasphème à Dieu lui-même en attaquant ses attributs, en insultant à sa Providence en accusant sa justice, en abaissant son Etre jusqu'au niveau du grand Tout qui n'est autre que l'universalité des créatures, et même en niant son existence et en lui refusant le droit d'exister. Que nous parlez-vous de Dieu, disent-ils ? Dieu, c'est un bon vieux mot, un peu lourd, peut-être, dont l'humanité commence à se débarrasser. Non, Dieu n'est pas, ou s'il est, il n'est autre que l'Etre universel. Sa sagesse, c'est le hasard ; sa puissance, l'énergie de la nature ; sa liberté, la fatalité ; sa providence, une chimère ; sa justice, un épouvantail.

Ailleurs l'impie se montre moins audacieuse ; elle ne va pas jusqu'à nier Dieu, mais elle en fait une sorte de roi fainéant qui se tient au fond de son paradis dans un isolement égoïste, et ne prend nul souci ni du monde, ni de ce qui s'y passe. L'univers n'est point son œuvre ; l'homme ne sort pas de ses mains : il ne doit donc rien ni à l'un ni à l'autre. Le premier suit les lois de son être, et le second ses instincts et ses caprices, en dehors de toute influence divine. Dieu n'a aucun droit et l'homme aucun devoir. Dès lors la religion n'est plus qu'une invention de la politique et du sacerdoce pour asservir les peuples ; les mystères ne sont plus que des rêveries, des contradictions reprouvées par la raison et le bon sens ; la révélation n'est plus qu'une superfétation, une inutilité, car la raison suffit à l'homme pour se conduire. Dès lors, aussi, Jésus-Christ n'est plus qu'un sage comme Platon et Socrate ; son Evangile une morale sublime mais impossible ; ses miracles et ceux des mythes, des fables, d'habiles prestidigitations. Dès lors encore les sacrements ne sont que des superstitions ; les cérémonies du culte, des puérités ; les ministres de la religion, des imposteurs ; les fidèles pratiquants, des fanatiques ; la piété, une hypocrisie ; la vertu, une illusion ; le vice, un préjugé ; l'enfer, un fantôme ; l'immortalité de l'âme, un rêve creux ; l'âme, un peu de boue ; tout l'homme lui-même, une brute, un simple organisme dont l'existence ne saurait aller au delà du tombeau.

Voilà, mes frères, quelques-unes des abominations que renferment les livres impies. Nous en omettons et des plus infernales. Or, ce sont là des ennemis dangereux pour votre foi. Leur but est de la tuer en vous, et, pour atteindre ce but, c'est vers la tête qu'ils dirigent leurs coups, c'est-à-dire qu'ils s'attaquent à l'intelligence. En aveuglant l'esprit, ils arrivent sans peine à le rendre incrédule. Sans doute, chrétiens, cet ennemi qui attaque en face et sans masque, provoque tout d'abord, de notre part un mouvement de répulsion et de résistance ; on éprouve un froissement inévitable la première fois qu'on ouvre un livre irréligieux, et le salut serait alors de s'armer d'une sainte colère et de jeter au feu cet ennemi déclaré, mais le malheur est que, comme nos premiers parents nous voulons savoir le mal et le bien, et au lieu de repousser l'ennemi, nous l'accueillons avec un certain empressement, parce qu'il promet de satisfaire notre curiosité. Puis nous nous croyons assez forts pour ne pas laisser entamer notre foi. Dès lors nous prêtons l'oreille au prédicateur du mensonge, et il n'a pas fini que déjà le doute est né dans notre esprit. Si, alors, un autre vient le remplacer, nous l'écoutons avec plus de plaisir encore, parce que déjà, non seulement sa doctrine ne nous effarouche plus, mais elle commence à nous plaire. A la fin nous sommes vaincus et il ne nous reste plus qu'à verser des larmes sur les ruines de notre foi.

Si vous me demandez comment un changement si radical a pu s'opérer on vous, comment vous avez pu en si peu de temps perdre des croyances qui vous paraissaient si solides, je vous répondrai qu'il n'y a en cela rien que de naturel, et que le contraire serait un miracle. Saint Paul nous dit que nous portons le don précieux de la foi dans des vases fragiles ; c'est nous avertir que le moindre choc peut la com-

promettre. Comment dès lors pourrait-elle résister, non pas à un seul choc, mais à des coups qui se répètent tous les jours, peut-être ou au moins très fréquemment ? Quand chaque matin le courrier vous apporte votre journal qui a mission de verser dans votre âme une dose d'impie ; quand tous les huit jours, toutes les quinze, tous les mois, le cabinet de lecture vous fournit un livre qui doit remplir le même rôle homicide, comment voulez-vous que votre foi puisse vivre ? Quelque énergique, quelque vivace qu'elle soit, il serait merveilleux qu'elle pût résister à un empoisonnement si méthodiquement et si obstinément pratiqué ? Non, ce n'est jamais impunément qu'on lit pendant des jours, des nuits, des semaines, des mois, des années, tout ce que l'esprit d'impie a pu ramasser de railleries et de blasphèmes contre la foi ; car d'abord la plupart des lecteurs des livres impies ne possèdent, en fait de religion, que des connaissances très superficielles ; plusieurs même, très instruits d'ailleurs pour ce qui concerne leur profession ou certaines branches spéciales de la science, n'ont d'autre langage scientifique religieux que les quelques éléments qu'ils ont reçus au catéchisme. Et encore cette instruction très élémentaire l'ont-ils conservée tout entière. L'oubli, fruit du temps et des préoccupations, ne la leur a-t-il pas ravie, du moins en partie ? Est-il étonnant, après cela, qu'ils se laissent prendre aux sophismes dont l'erreur se sert comme de pièges et qu'elle sème adroitement sous leurs pas ? Qui ne sait que des esprits retors autant que pervers, inspirés peut-être même par le père du mensonge, ont trouvé le moyen d'opposer à nos dogmes des objections très spécieuses ? Ces difficultés, le théologien et le philosophe les réfutent sans peine, mais le commun des lecteurs s'y laisse prendre et leur accorde une valeur qu'elles n'ont pas, et, à la fin, il les honore d'une adhésion qu'il refuse à la vérité.

Qui ne sait aussi que nos mystères ont toujours un côté qui reste dans l'ombre pour fournir un aliment à la foi et lui donner l'occasion du mérite ; que par conséquent, la raison humaine, ne pouvant les environner de ses clartés, se sent violemment portée à les nier ? Et si, alors, volontairement et à plaisir, on accumule les ténèbres autour de ces vérités par la lecture des ouvrages qui se sont donné la mission de produire cette nuit, est-il surprenant qu'on finisse par leur refuser toute adhésion ?

Puis, mes frères, n'oublions pas que l'exemple a un tel empire que nous finissons presque toujours par adopter les manières de penser et d'agir de ceux que nous fréquentons. Un mauvais livre est un personnage avec lequel nous nouons des relations qui deviennent de plus en plus intimes ; et si chaque jour nous prêtons l'oreille à ses discours, nous ne tarderons pas à entrer parfaitement dans ses idées.

Cet empire que l'auteur exerce sur ses lecteurs se remarque aisément dans les feuilles périodiques que nous désignons sous le nom de journal ou de revue. Mettez entre les mains d'un conservateur un journal révolutionnaire, il le lira d'abord avec dépit, puis avec une sorte d'indifférence, puis avec plaisir et enfin avec passion. Ce lecteur était un homme d'ordre, il n'est plus qu'un radical furieux. La lecture assidue de doctrines subversives a opéré en lui ce changement funeste. Or, ce qui est vrai pour la transformation des idées politiques, est encore plus vrai pour celle des idées religieuses, car ici il y a un complice de plus, c'est le cœur. Nos passions supportent difficilement le joug que nous impose la foi ; c'est pourquoi elles cherchent à s'en débarrasser. Elles conspirent donc avec l'esprit pour amonceler les ténèbres autour des vérités religieuses. Par là elles produisent le doute d'abord, l'indifférence ensuite et enfin l'incrédulité. Tel est, mes frères, l'abîme inévitable où conduit la lecture des livres impies. Pareil malheur est réservé au lecteur des livres immoraux.

II

A côté des ouvrages irréligieux il existe, mes frères, d'autres ouvrages dont le but est de ruiner les bonnes mœurs. Là, l'amour criminel, sous les formes les plus diverses, règne en souverain. En effaçant de son front le nom d'adultère, de fornica-

tion et autres qui le rendent odieux, non seulement on cherche à l'excuser, mais à le légitimer. On a recours pour cela aux exigences du cœur et aux besoins de la nature. Là, les passions les plus fougueuses, les penchants les plus vifs, les actes les plus révoltants sont toujours justifiés et souvent loués et applaudis. Là, le vice est peint sous des couleurs qui cachent tout ce qu'il a de rebutant et s'efforcent de le rendre aimable. Là un faux jour, y colore et dissimule la honte du crime ; l'intrigue en apprend les détours, les conversations en redisent le langage et les portraits le représentent avec un réalisme provocateur. Aussi, malheur au téméraire qui se hasarde dans de pareilles lectures ! il ne tardera pas à ressentir les plus tristes effets. Bientôt il verra s'affaiblir les heureuses dispositions de son cœur, se perdre un à un tous les fruits de la bonne éducation qu'il avait reçue, s'ébranler les principes de vertu qui avaient été placés à la base de sa vie, se corrompre l'innocence de ses premières années. Son esprit se remplira peu à peu de ténèbres épaisses et son cœur de convoitises criminelles. Alors toutes les passions d'ignominie s'éveillent et se surexcitent, les sens acquiescent une autorité dangereuse et précocement un feu criminel circule dans les veines ; le poison s'insinue jusque dans les substances de l'âme, et l'être humain se flétrit et se courbe sous le joug humiliant des instincts les plus dépravés.

Tombée dans cette abîme où elle se plaît comme le pourreau dans la fange, la malheureuse victime de ces productions immorales n'a plus qu'un intérêt, celui de faire taire sa foi dont la voix importune lui reproche continuellement ses infamies, et lui met sans cesse devant les yeux des enseignements qui sont la sévère condamnation de sa conduite coupable. Pour se débarrasser de cet accusateur intraitable, elle fait appel à toutes les arguties, à tous les sophismes qu'inspire le démon. Elle voudrait se convaincre qu'elle est moins coupable que ne le dit sa conscience, que ses passions ne sont pas des exigences de son être, qu'en leur obéissant elle ne fait que se rendre à la voix de la nature, que par conséquent, elle n'offense pas Dieu, car après tout Dieu est l'auteur de la nature ; que si Dieu condamne des actes que la raison approuve, il serait lui-même déraisonnable ; or un Dieu déraisonnable, ne peut pas être. Ce qui donnerait à penser que le Dieu sévère dont parlent les prières n'existe pas, ou, s'il existe, ne s'offense pas que ses enfants se procurent ici-bas des jouissances que réclament leurs instincts naturels. Voilà comment, dans une série de faux raisonnements, l'infortuné dont nous parlons arrive à douter des vérités de la foi, puis à les nier et enfin à les tourner en dérision. C'est ainsi que l'immoralité conduit à l'incrédulité, et pour conclusion dernière, c'est ainsi que les livres immoraux sont les ennemis de la foi. Ils ne la combattent pas brutalement, ouvertement, mais, pour être indirectes les blessures qu'ils font n'en sont pas moins mortelles. Ce sont des assassins qui frappent non pas à la tête, mais au cœur, sachant bien que la mort entre plus facilement par cet endroit. L'expérience à cet égard confirme les enseignements de la raison et ne laisse aucun doute. Les plus fameux incrédules ont été presque toujours aussi des libertins, et la plupart du temps l'immoralité chez eux a précédé l'incrédulité. C'est que le cœur a sur l'esprit un tel empire qu'il en fait souvent sa dupe. Aisément il le pousse là où sont ses intérêts. Le cœur dissout l'esprit incroyant. Il n'est donc pas possible de s'y tromper, chrétiens : les livres immoraux sont dangereux pour la foi, au moins autant que les ouvrages impies. En voici d'autres qui les surpassent tous en perversité, ce sont les romans.

III

Une légèreté frivole et attentive sur les points les plus essentiels et les plus sacrés semble devenir chaque jour davantage le caractère de l'esprit moderne. Le vaisseau a perdu ses ancres et son lest ; il s'en va à la dérive flottant à tous les vents, se livrant aux folles rêveries du premier venu. Ces rêveries ont un nom : on les appelle romans. Ce genre de littérature ne respecte rien et porte partout ses délétères influences. Il se fait philosophe, et quelle philosophie ! Il fait table rase de Dieu et de

l'homme, table rase de la personnalité divine, de la raison et du bon sens humain. De rêve en rêve, d'abstractions en abstractions, cette philosophie insensée arrive à professer que le oui et que le non sont identiques, et l'être et le non-être pareillement.

Des régions de la philosophie, le roman passe à celle de l'histoire et y jette le même désordre. Autrefois, c'était Dieu qui dirigeait les événements. Cette pensée a donné naissance à un chef-d'œuvre, l'*Histoire universelle* de Bossuet ; mais on a changé tout cela. Le roman a chassé Dieu de l'histoire. Le Créateur n'est plus rien dans le gouvernement du monde ; c'est la fatalité qui mène tout, ou si le destin implacable n'est pas l'unique maître des événements, ce rôle est dévolu aux plus viles et plus basses passions humaines. Et dès lors, quelle morale peut ressortir de l'histoire ; si ce n'est que l'homme n'est plus responsable de ses actes ? car les passions quand elles sont arrivées à un certain degré de violence, lui enlèvent sa liberté aussi bien que la fatalité. Dès lors, plus de fautes personnelles, plus de responsabilité. Les choses arrivent parce qu'elles devaient arriver. Néron devait être un tyran ; Louis XIV, un despote et Napoléon, un conquérant. Dès lors il n'y a plus de crimes et la société a tort de punir les assassins, les incendiaires et les voleurs.

Après avoir faussé l'histoire, le roman a profané l'Evangile. Le système est toujours le même : ni tout vrai, ni tout faux, ni tout bien, ni tout mal, ni oui, ni non, ou plutôt oui et non tout à la fois. Un rêve humanitaire courant après un idéal quelconque à travers les nuages, le vague, l'hypothèse. Jésus-Christ était peut-être Dieu, peut-être il n'était qu'un homme ; il était peut-être le plus vertueux des hommes, peut-être le plus passionné. Sa morale paraît belle, mais elle est impossible ; sa doctrine a de nobles élévations, mais elle renferme des rêveries ; son culte serait capable d'élever les esprits, mais il favorise la superstition. Voilà comment on dénature l'Evangile et comment on finit par le rendre méprisable.

Mais le genre préféré du roman est l'épopée ou l'action, plus propre à traduire ses principes. Le roman a aussi ses principes non avoués, mais réels, les voici : le devoir est un vain mot, la vertu une agréable chimère, la conscience un préjugé, les plaisirs le souverain bonheur. Or, ces principes, le roman les romans les met en jeu en les faisant passer dans les faits au moyen de personnages qu'il fait paraître sur la scène.

Ces personnages vantent le charme d'une beauté qui se fane, dissertent sur les plaisirs mauvais en les étalant au grand jour, en les excusant ou même en les déclarant légitimes.

En d'autres temps ils représentent des hommes vindicatifs, qui ne respirent que haines, vengeances, duels, homicides. Puis ce sont des femmes qui, suant le vice par tous les pores, y cèdent à tous les transports des plus violentes passions, aux fureurs de la colère, aux accès de la jalousie et y étalent sans vergogne leurs moyens de vengeance : l'adultère et l'empoisonnement.

Sans doute, mes frères, les romans ne présentent pas toujours leurs principes corrupteurs avec un sans gêne si impudent ; il est même rare qu'ils affectent des allures aussi grossières ; presque toujours ils empruntent des formes moins repoussantes, mais c'est par là qu'ils sont plus dangereux, car ils deviennent alors non plus des corrupteurs éhontés, mais des corrupteurs séduisants.

Pour peu de pudeur qu'ait conservé le lecteur des romans, il rejette le livre quand, dès le début, il répand une odeur trop forte d'infection, mais il se laisse prendre au piège si ce livre revêt des formes gracieuses qui dorment le venin et dissimulent le poison. Sans doute, ce sont toujours les mêmes maximes, mais elles sont exposées avec tant d'art qu'on a de la peine à en découvrir la perversité. Là, le style et la politesse deviennent un danger de plus, car les mêmes idées, les mêmes sentiments pénètrent dans l'esprit et dans le cœur, sans exciter la moindre défiance et y causent insensiblement les plus déplorables ravages. Il y a plus, le voile perfide qui laisse tout deviner, en feignant de tout cacher, ajoute du mystère à l'attrait corrupteur du mal : les nudités qui se